parallèle avec une religion de dix-neuf-cents ans de vie, qui a toute la vigueur de la jeunesse, qui a marqué tous ses pas par des victoires, qui domine en reine tout l'univers, dont le moindre signe vous fait trembler, qui vous regarde en pitié, pauvres pygmées, vous débattre sous sa puissante étreinte, comme elle a regardé les hérétiques de tous les siècles ? C'est à n'y pas croire pour qui vous regarde et connaît notre histoire. Nous ne sommes plus aux bons tems de Mahomet, de Luther, de Henri VIII, ces illustres et tout puissans faiseurs de religions. Ils avaient ceux-là quelques conditions de succès : tantôt ils donnaient leurs doctrines en soulagement à ceux que la morale sévère et la discipline du catholicisme gênaient trop fort ; tantôt il les imposaient par le moyen de leurs soldats, de leurs canons, de leurs échafauds, absolument comme l'opium aux Chinois. Ces dieux là sont morts, et leur puissance est passée sans retour. D'ailleurs les tems sont bien changés : il ne suffit plus au premier venu de venir crier aujourd'hui par les rues et les carrefours : Je suis Dieu, voici ma religion ; prenez la et adorez-moi. Les petits enfans lui riront aux nez et ils feront bien. Vos dieux avaient la force et la puissance, et de leur tems on craignait le bourreau : ce convertisseur-là fit autant de prosélytes que de victimes. Dès que cet auxiliaire vous a été ôté, on vous a vus, héritiers de Luther, vous partager ses dépouilles. Chacun de vous s'est sauvé avec son lambeau de religion, rêvant à son tour les honneurs et les profits de la divinité défunte ; morcellant, pétrissant, cuisinant ce pauvre Luther au point que s'il était sorti de son sépulchre il eût crié à la trahison. Vous avez cherché dans ces débris hétérogènes les élémens de vos religions d'un jour ; mais ce qui vous manquait c'était de pouvoir leur donner la vie, c'était le souffle divin ; et votre œuvre cent fois recommencée s'est brisée cent fois dans vos mains, parcequ'elle était une œuvre humaine. Avez-vous besoin de tant de siècles pour le comprendre ? Tout s'use ici-bas, tout vieillit, le protestantisme bien plus que le reste, tout, excepté la vérité. Et voilà pourquoi la religion romaine, la religion de J. C. est toujours la même, toujours jeune et belle, comme les élus du ciel. Le protestantisme a fait son tems comme l'arianisme, comme le manichéisme, comme toutes les hérésies, comme toutes les erreurs, comme tout ce qui est mortel et périssable. Tant pis pour ceux qui en vivent. Que ne firent-ils un autre métier, ou plutôt que n'eurent-ils l'intelligence de leur situation, avant de s'embarquer sur ce vieux vaisseau faisant eau de toutes parts, n'ayant ni boussole ni pilote pour le diriger et le ramener au port. Allons, pauvres frères, puisque vous ne voulez pas revenir au sein de la famille que vous avez désertée, mettez vous à l'œuvre et inventez nous autre chose que le protestantisme, car décidément il est en baisse, et demain on n'en voudra plus, demain il ne sera plus tems :

S'il vous reste le moindre doute sur la vérité de nos paroles, nous vous dirons les faits significatifs dont nous sommes les témoins. Nous vous parlerons de l'Irlande qui entraîne dans son mouvement catholique ceux qui la persécutaient hier encore ; de l'Angleterre dont les universités s'inspirent du sentiment catholique et propagent comme nos missionnaires la connaissance et le triomphe de la vraie foi ; de ce chapelain de la reine qui, sans s'en douter, dominé par le génie catholique, développe devant son auditoire protestant toute l'économie de l'église catholique, et le conduit à la conclusion que la gloire, la vie et les vertus chrétiennes se trouvent chez nous seulement ; des possessions coloniales de l'Angleterre repoussant l'hérésie pour s'attacher au catholicisme ; des missionnaires pusiéistes accueillis avec enthousiasme, malgré le dépit de leurs fanatiques prédécesseurs de toutes dénominations ; des presbytériens de l'Ecosse jetant le masque et déclarant qu'ils ne joueront pas plus longtems la comédie de l'église établie et de l'union protestante, sous la houlette royale ; des progrès du catholicisme dans le royaume-uni, de l'émancipation forcée des catholiques, des conversions nombreuses qu'il fait dans les rangs ennemis, de la faveur dont il jouit, du respect dont il est entouré, de la popularité qui le protège, du bien qu'il opère, des grandes œuvres qu'il a déjà su entreprendre et terminer. Nous vous dirons les conquêtes de l'église dans la Prusse, cet autre foyer du protestantisme ; le roi de ce pays abandonnant de vieux préjugés et protégeant le catholicisme dans son culte et ses ministres, lui donnant des secours et l'entourant de gloire et de respect ; les abjurations multipliées dans cette contrée au point que, dans l'intervalle de dix années, on n'avait vu autant de conversions que dans l'année qui vient de s'écouler. La Suisse viendra à son tour et vous fera voir un petit canton

catholique devenu canton souverain et imposant ses lois *catholiques* aux ennemis de l'Eglise. La France revendiquera la part de gloire qui lui appartient dans cette diffusion des principes et des œuvres catholiques ; elle vous dira ses institutions, ses missionnaires, ses aumônes, se multipliant chaque jour en faveur du catholicisme ; son gouvernement revenu depuis quelque tems surtout à des idées plus saines, et favorisant les succès de la religion en Europe, en Asie, dans toutes les contrées qu'il peut atteindre et protéger ; c'est là surtout que vous verrez des retours à la foi nombreux, éclatans, miraculeux, parmi les classes les plus élevées, les plus prévenues, les moins favorables souvent à recevoir l'impression de la grâce. L'Amérique vous montrera la statistique de sa population et vous verrez l'accroissement prodigieux de la population catholique, due en partie aux conversions qu'elle a faites chez vous. On vous dira que là, comme en Angleterre, comme en Allemagne, il est de bon ton d'être et de se dire catholique, et que dans la haute société on s'en fait honneur comme des distinctions que donne le mérite et la naissance. Dans notre Canada, sur les dispositions duquel vous vous obstinez à fermer les yeux, vous verrez des centaines d'abjurations reçues chaque année, un entraînement général vers nos doctrines, des conversions préparées au moment que nous écrivons ces lignes. Si vous ne vous en apercevez pas, il faut que vous connaissiez bien peu votre troupeau, et que vous ne comptiez jamais vos soldats. Cependant quand une famille entière de onze membres vous quitte à la fois pour venir à nous, comme le fait vient d'arriver dans la fameuse grand'ligne de l'Acadie, quand la femme d'un ministre se fait catholique et que le ministre lui-même est sur le point de mettre bas les armes devant l'évidence de la religion romaine, quand chaque jour il vient des protestans se faire instruire, et déclarer qu'ils sont fatigués de la vanité et du vide des sectes dont ils ont professé l'erreur, il nous semble que ces faits sont assez significatifs pour attirer l'attention des révérens apôtres qui sont payés pour veiller à la conservation de leurs ouailles. Si nous ne les avons pas dit ces faits, chaque fois qu'ils se renouvelaient, c'était d'abord parce que qu'ils se renouvelaient tous les jours et que pour nous ils n'ont rien d'étonnant ; c'était parce que plus réservés et plus prudens que vous, nous n'aimions pas l'éclat et le bruit, et ne voulions pas vous mettre le désespoir dans l'âme. Mais puisque vous vous obstinez à vous prendre vous et vos religions au sérieux, nous les dirons désormais nos succès, et nous vous les dirons si haut et si fort, que vous serez forcés de les entendre. A vos provocations nous vous répondrons en vous montrant nos conquêtes : peut-être vous déciderez-vous à abandonner votre propagande inutile quand vos temples seront déserts et nos rangs inondés de vos déserteurs. Nous n'allons pas comme vous cependant, colportant des bibles et des injures, marchandant les consciences que l'appas de l'hérésie ne peut séduire, nous n'allons pas tourmenter les âmes pour les forcer de venir à nous. Non, ils sortent de vos temples, ils vous ont entendu, vous qui avez plus de science que Dieu et son Eglise, vous qui avez en poche des argumens si terribles, si évidens, si écrasans, qu'il ne faut que vous écouter un moment pour . . . en rire huit jours ; ils ont longtems suivi vos savantes révérences ; ils vous ont entendu faisant les Jupiters au petit pied, tenant en main vos foudres, menacer de nous anéantir, leur promettant de nous pourfendre à la première occasion ; ils vous ont entendu tous ces nouveaux catholiques, et ce qui est pis ils vous ont crus ; car il faut croire à une autorité quelconque, quoique vous disiez et vous écriez pour eux l'Eglise ; cependant ils vous ont abandonnés, vous si puissans par vos paroles, vous qui possédiez seuls le dépôt de la vraie science et de la vraie foi ; ils vous ont reconnus ou des imposteurs ou des dupes et ils n'ont voulu être ni l'un ni l'autre plus longtems. Dites nous donc à présent ce que vaut le métier que vous faites, et s'il y a véritablement de la gloire à vous combattre. Nous vous le répétons, il est tems de réformer votre réforme ; elle est usée. Il vous faut inventer quelque chose de mieux que cela et ne pas penser plus longtems qu'en réchauffant vos vieilles calomnies, votre vieux Luther, vous puissiez encore les étaler personne n'en voudra ; vous voyez qu'ils sont fuir jusqu'à vos fidèles. Allons, révérends inventeurs, encore une petite religion, qui n'ait pas été connue, réfutée ; ou si vous ne pouvez rien inventer qui ne l'ait été avant vous, veuillez imiter votre organe le *Herald* et nous inventer quelque petit conte de Jésuites : c'est par fois assez divertissant que ces inventions là. Si enfin vous en avez trop peur, inventez nous plutôt l'intéressant Petit Poucet, avec son egre qui aime la chair fraîche ; inventez nous n'importe quel conte, mais de grâce cessez de